

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Dany Boudreault, Olivier Bourque, Louise Marois

Jacques Paquin

Number 119, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37139ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2005). Review of [Dany Boudreault, Olivier Bourque, Louise Marois]. *Lettres québécoises*, (119), 42–43.

Dany Boudreault, *Et j'ai entendu les vieux dragons battre sous la peau*, Montréal, Les Herbes rouges, 56 p., 12,95 \$.

La jeunesse comme fraction de mémoire

**Vous connaissez sans doute ce fameux vers de Charles Baudelaire :
« J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans. »**

C'est effectivement l'impression que donnent certains recueils, bien que leurs auteurs soient encore jeunes. C'est que la mémoire, qui peut être « transindividuelle », pèse de tout son poids sur une première œuvre. On a l'habitude de dire des premiers recueils, notamment lorsque le poète est jeune, que c'est un cri du cœur, selon l'expression consacrée, ou que son auteur cultive l'insolence propre à sa génération.

SENTIMENT ET PRESENTIMENT DU PASSÉ

Il y a bien cette idée d'urgence (vraiment les clichés me courent après!) qui traverse ce premier opus. Mais Dany Boudreault n'est pas dupe de sa jeunesse. Souvent, il a recours à des images qui remontent loin dans la flèche du temps, jusqu'à la préhistoire ou au mythe même, comme l'indique l'intitulé, afin de conjurer le présent. « Je n'ai rien commencé encore » (p. 9) affirme-t-il en guise d'introduction, parce qu'il a le sentiment très fort de ce qui le précède mais aussi de ce qui le tire en arrière :

*ma nuque constelle de sable vert
ce sont les cendres des vieux dragons
ceux-là oubliés
entre la découverte de l'Amérique
et la construction des châteaux d'eau
je pleure les dragons révolus
j'ai dormi (p. 11)*



C'est l'une des qualités que j'ai trouvée à ce recueil : passion ne rime pas avec table rase, au contraire, le poète sent le poids d'une vieillesse hâtive avec laquelle il entretient des liens assez ambigus mais riches d'évocation. On est toujours vieux des cultures qui nous ont précédés. Et on sera sans doute

étonné de voir émerger la figure du juif à laquelle le jeune auteur s'est identifié de manière précoce :

longtemps j'ai voulu être Juif

à cinq ans

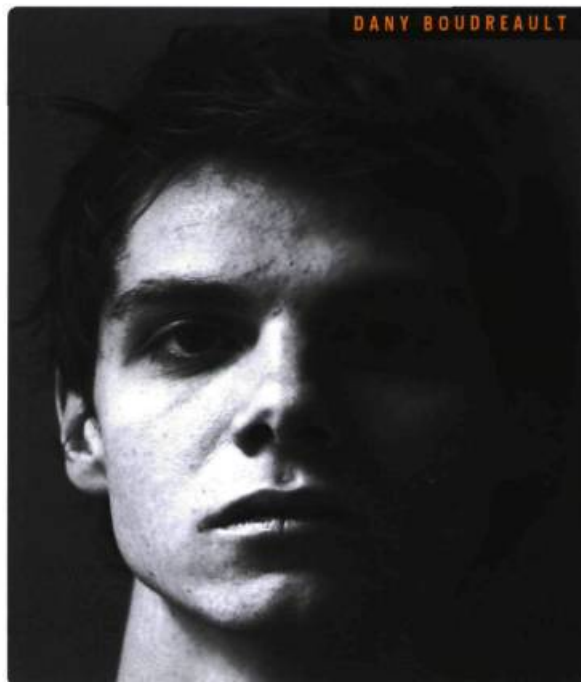
pour toute la vie

être Juif

la tristesse innée

la peine nomade

être pillé jusqu'à la moelle (p. 41-42)



Le lecteur aura donc sous les yeux un long poème scandé par des regroupements de vers fort inégaux en nombre et dont les astérisques, très discrets, font figure de divisions du recueil. La continuité de cette suite exaltée est assurée par un *je* souverain, qui trône à pratiquement tous les débuts de vers. Mais il a aussi comme vis-à-vis un vague

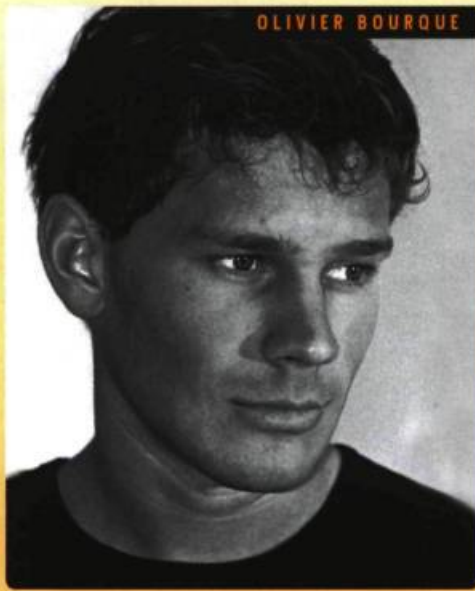
destinataire qui sert de cible à son artillerie verbale. À l'horizon, c'est vraisemblablement la chute (quitte à la reproduire en boucle) que réclame le poète. J'ajouterai une dernière chose, pour montrer à quel point le recueil n'est pas uniquement dominé par l'esprit de sérieux : devant le besoin haletant de tout énumérer, subrepticement, le poète glisse dans son discours les objets dont il ne parlera pas ou dont il n'aura guère l'occasion d'entretenir le lecteur : « je ne ferai pas l'éloge de la ville » ni de Dieu, entre autres dénégations. Ce souci d'un interlocuteur, même s'il est mis à mal, a un je-ne-sais-quoi de réjouissant pour la lecture. Malgré quelques facilités (« le bois n'a pas bu », p. 39) ; malgré cet insistant « je m'en veux de vouloir » (p. 37) et cet adorable cliché : « tu es la plus belle catastrophe qui me soit arrivée » (p. 47), Dany Boudreault a le dos large quoi qu'il en dise : « ne me pardonnez ni le fiel ni la morsure » (p. 47). Un recueil essentiel ? Je n'irai pas jusque-là. Une lecture marquante ? Sans l'ombre d'un doute.

Olivier Bourque, *La matérialité du mouvement*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2004, 52 p., 10 \$.

Solitude, ressemblance et indifférence

La matérialité du mouvement d'Olivier Bourque, pour qui c'est aussi un premier recueil, est le genre d'intitulé qu'on s'attendrait plutôt à trouver aux Herbes rouges.

La photo de la couverture, qui nous montre un rameur aux muscles tendus par l'effort, m'a au départ fait songer au recueil de Pierre Barrette, *Portraits de l'ascète en coureur de fonds* (2003). Mais à moins d'avoir été totalement aveugle au cours de ma lecture, je n'ai pu trouver de liens directs entre l'image du sportif et le texte poétique. Il me faudra donc convenir que la photographie est elle-même une métaphore du recueil. Pourtant, les textes ne nous éclairent pas davantage sur les propos du poète. Tout au long de ma lecture, je me suis évertué à me demander quel en était le centre, ou du moins le « liant ». « J'écris, nous dit le locuteur, pour dire comment se fabriquent



les traits d'un absolu visible. » (p. 32) Serait-ce cet attrait pour l'abstraction pure qui fait obstacle à mon entendement ? À certains moments, je me suis demandé s'il ne s'agissait pas de la représentation d'un homme handicapé, tant sont nombreuses les références à la position assise. D'autant plus que l'épigraphie du poète Jean-Marc Desgent invite à cette interprétation : « Chacune de nos maladies est une chance [...] » (p. 25). Voici un exemple de ce côté allusif qui m'a agacé : « Faisant suer un corps égal / Mais brisé incessamment durci / Jusqu'au rythme des muscles sous les yeux de la chair » (p. 22).

Bon, je sais bien que j'aurais tort de vouloir à tout prix trouver sous les vers d'Olivier Bourque une quelconque assise dans le réel. Mais il n'en demeure pas moins qu'on aimerait que le propos soit moins oblique. Solitude, ressemblance et indifférence ont peu en commun mais semblent s'accommoder dans le recueil, ce sont des vocables qui reviennent de manière presque obsédante. Je suis resté tiède devant cette « Volonté du mot presque nommé / Par un vœu détaché des choses » (p. 20). Ce n'est qu'à la fin du recueil que des vers m'ont remis dans de meilleures dispositions :

Sur le puits de lumière une feuille apparaît

Cela me semble suffisant

la particularité d'un adieu

l'aspect séparé de la feuille se détache (p. 48)

Voilà, j'entends et je vois mieux le projet, mais un peu tard.

Louise Marois, *La peau des yeux*, Outremont, Du passage, 2004, 48 p., 17,95 \$.

Une prose du passage

Les Éditions du passage, qui ont pignon sur rue à Outremont, sont nouvelles dans le paysage de la poésie.

Le propos du recueil rejoint tout à fait cette formulation de l'éphémère puisqu'il s'agit d'une prose qui raconte par tranches l'histoire d'un certain R. qui vit seul avec son chien dans une maison située en forêt. On devine que le personnage est en deuil : « l'été n'a plus rien à voir, ici, le vide s'accumule. R évite la chambre le reste de la maison est son fief. » (p. 46) Chers lecteurs, ne croyez pas à une coquille de ma part, non, il y a bel et bien absence



de virgule dans la phrase qui précède, ainsi en a voulu l'auteur, Louise Marois. Cette pratique n'est pas isolée, elle semble bien correspondre à une coquetterie de style, mais je vois mal comment on peut la justifier. Si ce n'était de ce curieux choix, et de séries énumératives un peu trop présentes, je n'aurais que de bons mots pour ce recueil, très bien écrit, qui divulgue, par traits successifs, le drame de ce R., « en fuite à genoux sur le silence » (p. 23). L'âpreté du personnage masculin m'a rappelé en partie un recueil de Marie-Claire Corbeil qui peint aussi la tourmente d'un protagoniste mémorable (*Inlandsis*, 1987). La peau des yeux, c'est l'expression de terreur et de stupeur qui habite celui « qui attend que le jour bascule sous ses chevilles,

se déhanche dans l'habituel, usé à moitié, pour refermer la porte derrière lui » (p. 12). Voilà pour moi une double découverte : d'abord, une maison d'édition qui affiche le caractère artisanal de la fabrication du recueil. On peut ainsi voir les coutures qui attachent les feuillets ; et une photo est glissée dans une pochette collée à une page du recueil. Je découvre aussi une poète authentique, Louise Marois, qui a su, chose rare, donner une parole singulière au protagoniste masculin, distincte de la narration elle-même.